

Saluer Simon Leys

Parce qu'il possédait une véritable connaissance de la Chine, de sa langue et de sa civilisation, il a été confronté au mensonge, à l'arrogance et à l'aveuglement de l'intelligentsia française. Des poisons générés par la faiblesse des caractères confrontés au totalitarisme.

Un homme libre, courageux. Les deux sont-ils dissociables ? Simon Leys s'en est allé, le lundi 11 août, à l'âge de soixante-dix huit ans, larguant les amarres à Canberra. La presse française a rendu hommage au sinologue, à l'érudit raffiné, à l'écrivain doué d'un beau style classique, ennemi du relâchement contemporain et du charabia, familier de Balzac, de Conrad, de Chesterton et de Camus, grand amoureux de la mer. Même *Le Monde* a salué celui que le quotidien français de référence accablait d'accusations insanes, il y a trente ans, en plein délire maoïste de l'intelligentsia parisienne. Curieux retournement des choses ..

Né à Bruxelles de parents anversois, Simon Leys, Pierre Ryckmans pour l'état civil, partage le privilège d'être belge avec le Prince de Ligne (1735-1814), Henri Michaux (1899-1984), Marguerite de Crayencour dite Marguerite Yourcenar (1903-1987), Georges Simenon (1903-1989), Georges Rémi (1907-1983) dit Hergé, Félicien Marceau (1913-2012), Jean-Claude Piroette (1939-2014), François Weyergans, Amélie Nothomb et Hercule Poirot. Petit-fils d'un sénateur et échevin d'Anvers, il est formé par les Jésuites et les Pères de l'Université catholique de Louvain où il étudie le droit et l'histoire de l'art. Il cultive tôt le goût de l'aventure et des vastes horizons. Il choisira son nom de plume en référence à un personnage – René Leys – d'un roman de Victor Segalen, voyageur français dans la Chine de la fin du XIXe siècle.

1955 A moins de vingt ans, Ryckmans découvre la Chine, lors d'un voyage effectué durant un mois par une délégation d'étudiants belges. Quelques années après, il étudie la langue, la littérature, l'art et la civilisation de l'Empire du milieu, au cours de longs séjours à Singapour, Taiwan et Hong

Kong. En 1966, après la reconnaissance de la Chine populaire par la Belgique, il devient attaché culturel à Pékin. En 1970, Ryckmans et sa famille (il a épousé Hanfang, une Chinoise, en 1964) s'installent en Australie. Il enseigne la littérature chinoise à l'université de Canberra (1). Ryckmans revient souvent en Chine. Il dispose d'une vive acuité visuelle et mentale. Il analyse les événements secouant la Chine rouge. Il décide de publier sous pseudonyme, afin de ne pas être interdit de séjour. Ce premier essai paraît en 1971, à l'instigation des situationnistes de Champ libre. Il est intitulé *Les habits neufs du président Mao. Chronique de la « Révolution culturelle »* (2). Simon Leys montre les faits et l'orchestration du mensonge à laquelle s'adonne le « Grand Timonier ». Lui qui a assisté à la mise à mort de Li Pin, artiste de variétés connu pour une émission critiquant par l'humour les maoïstes, met en lumière la nature criminelle de la prétendue « Révolution culturelle ». Celle-ci ne fait que prendre le relais des « Cent fleurs » et du « Grand Bon en avant », le « truc » de Mao pour faire mine de gouverner. Leys dénonce les forgeries des « maoïstes » français, frappés d'hallucination collective, qui inventent « la mise en marche des masses » et l'interprètent comme la lutte grandiose, « spontanée » et « libertaire » contre les appareils bureaucratiques, en ignorant que la Chine populaire demeure accrochée au culte du « Grand Staline ».

Tollé à Saint-Germain-des-Prés où Jean-Paul Sartre s'épuise à faire figure de guide pour les « intellectuels » de gauche. Les « bobos » d'alors tiennent Mao pour « le phare de la pensée ». Ils portent le « col Mao » comme continue à le faire Jack Lang. Pour ceux-là, la dénonciation de Leys « pulvérise » l'illusion d'une alternative révolu-

tionnaire au stalinisme, en même temps que le remède de la « révolution culturelle » aux vices de la société bourgeoise. Leys met en cause les témoignages de ceux qui ont fait le voyage en Chine, comme d'autres ont fait le pèlerinage à Moscou. Ainsi en est-il du pontifiant Roland Barthes (1915-1980), qui séjourne en Chine du 11 avril au 4 mai 1974. Barthes est escorté par Philippe Joyaux dit Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleynet et François Wahl. L'escouade ferme les yeux sur les massacres, les pendus et le Laogai, le goulag maoïste. Elle s'intéresse à la sexualité chinoise. A son retour de Pékin, Sollers déclare avoir vu la « vraie révolution anti-bourgeoise ». Kristeva publie *Des Chinoises* où elle soutient que « Mao a libéré les femmes » et « résolu la question éternelle des sexes » (3).

La bande réunie autour de la revue *Tel Quel* (4) use d'un ton haineux et réplique en dévoilant la véritable identité de Simon Leys. D'autres, notamment au quotidien *Le Monde*, accuse Pierre Ryckmans d'être instrumentalisé et stipendié par une officine de la CIA installée à Hong Kong. A la faculté de Vincennes, les nerfs de la Gauche prolétarienne dite GP! (5) pratiquent l'autodafé des exemplaires de l'essai iconoclaste *Les habits neufs du président Mao* sur le stand des Editions Champ libre. A Vincennes, la communiste italienne Maria Antonietta Macciocchi (1922-2007) qui a été nommée assistante au département de sociologie et dirige des séminaires sur Gramsci, a pour Mao, l'aveuglement de Louis Aragon pour Staline. Promue sinologue à l'issue d'un voyage en Chine, elle a publié *De la Chine* (6) et pérore dans l'année 1974-1975. Elle tient Mao pour le « Lénine de notre temps » et prophétise : « La révolution culturelle sera mille ans de bon-

heur » (7). La même qui préside à un séminaire sur Pasolini, dénonce Leys comme « auteur vulgaire », indigne d'enseigner en France. Arrogance éhontée. La prétention au monopole de l'intelligence assortie du terrorisme...

Simon Leys refuse de renoncer à combattre le mensonge maoïste. Il continue à marteler la réalité : la mise en scène dissimule « une lutte pour le pouvoir, menée au sommet entre une poignée d'individus, derrière le rideau de fumée d'un fictif mouvement de masses ». Leur aveuglement stupéfiant fait le lecteur assidu de George Orwell. Leys poursuit donc son œuvre de démythification et publie *Ombres chinoises* (1974) et *Images brisées* (1976) où il écrit : « Une propagandiste aussi dévouée à la cause maoïste que Mme Han Suyin (sinologue et romancière, aujourd'hui oubliée) a admis que dans une seule province seulement, la « révolution culturelle » n'avait pas fait moins de 90 000 victimes !... » Et d'ajouter : « Et même quand elle fermente à huis clos, la confrontation n'en est pas moins sanglante : témoin l'épisode Lin Biao – après avoir comploté l'assassinat de Mao ; le « plus intime compagnon d'armes » du Président disparaît mystérieusement dans un accident d'avion ; prétend-on, mais en fait, plus vraisemblablement victime en Chine même d'un contre-assassinat... Cette atmosphère de tragédie shakespearienne qui envahissait sa cour ne semble pas avoir autrement affecté Mao. Il avait toujours l'art de manipuler les antagonismes, de gouverner à la faveur des dissensions, en s'imposant comme l'arbitre suprême ».

La presse de gauche, dont *Le Monde*, continue à l'ostraciser. Il ne craint pas de croiser le fer avec ses détracteurs. Quelques esprits libres prennent son parti et osent le soutenir, tels René Etiemble (1909-2002) et

Jean-François Revel (8). Passionné par l'Asie et la Chine et longtemps défenseur de Mao (9), Etiemble écrit à propos de Leys : « C'est un passionné de la culture chinoise qui analyse, jour après jour, les péripéties de la soit-disant, de la prétendue « révolution culturelle ». Et ajoute : « Depuis *L'Aveu* de London, je n'ai rien de plus bouleversant dans l'ordre politique (10) ». Critique virulent de la « maolâtrie » en vigueur à Saint-Germain-des-Prés, Claude Roy (1915-1997) aussi défend Leys. En 1979, Roy évoque avec tristesse la Chine populaire telle qu'elle lui est apparue lors d'un voyage récent et s'en prend à la relation d'adulation que l'intelligentsia parisienne entretient avec le « Grand Timonier ». Il dénonce le « caractère si souvent et si cocassement hasardeux ou naïvement hagiographique » des commentaires sinologiques français improvisés, « c'est qu'ils reposent fréquemment sur l'ignorance inévitable où l'on est dans un état autoritaire où le pouvoir s'exerce dans un secret quasiment absolu : l'ignorance coupable des sinologues de quinze jours ». Et de souligner : « Mais on s'aperçoit parfois, Simon Leys en est l'exemple, qu'une bonne connaissance du chinois, des journaux et de la politique, permet des prévisions plus justes à un esprit sérieux délivré des modes et des mondanités (11) ». Transfuge de la gauche mendésiste, Georges Suffert ose écrire sur Leys dans *Le Figaro*. Malgré Alain Peyrefitte...

Le grand public qui ne sait rien de lui, découvre Simon Leys, le 27 mai 1983, sur le plateau de l'émission « Apostrophes » animée par Bernard Pivot. Leys fait face à Maria-Antonietta Macciocchi, la communiste italienne qui vient de publier *Deux mille ans de bonheur* (12). Avec calme et méthode, Leys démonte l'ouvrage, chiffres, dates, noms, arguments. Il lance cette frappe définitive : « *De la Chine*, c'est... ce qu'on peut dire de plus charitable, c'est que c'est d'une stupidité totale, parce que si on ne l'accusait pas d'être stupide, il faudrait dire que c'est une escroquerie... » Et ajoute : « Il est normal que les imbéciles profèrent des imbécilités comme les pommiers produisent des pommes, mais je ne veux pas accepter, moi qui ai vu le fleuve Jaune charrier des cadavres chaque jour depuis mes fenêtres, cette vision idyllique de la Révolution culturelle ». Pivot confessera, dans *Les mots de ma vie* (13) que Leys était l'écrivain vivant pour lequel il avait le plus d'admiration.

Leys continue à publier. Des essais sur la Chine, comme *La Forêt en feu* (1983), *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère* (1970), *L'humeur, L'honneur, L'Horreur* (1991), *Le bonheur des petits poissons. Lettres des Antipodes* (2008). Des traductions, notamment de Simone Weil. Il fait paraître un *Orwell ou l'Horreur de la politique* (1984) dans lequel il évoque sa proximité avec le tempérament de l'auteur de 1984. Même souci de la vérité et, donc, même refus du mensonge et de la soumission à la doxa de l'intelligentsia. La question cruciale du mensonge, poison des sociétés totalitaires, comme le répétait Alexandre Soljenitsyne, auquel les sociétés occidentales n'échappent pas. Passionné par la mer et navigateur à ses heures, Leys publie une monumentale anthologie, *La Mer dans la littérature française* (14). Il fait paraître un curieux récit-enquête intitulé *Les naufragés du Batavia. Anatomie d'un massacre* (15). En 1629, le naufrage du Batavia, gloire de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, sombre au large de l'Australie lors de son premier voyage. Sauvés de la noyade, les trois cents rescapés tombent sous la coupe de l'un des leurs, un certain Cornelisz, un psychopathe habité par les préceptes d'une secte anabaptiste. Secondé par une poignée de disciples, il entreprend de les massacrer. Leys commente : « Il est curieux de noter que ce sont encore les gens qui ne croient pas à l'Enfer qui semblent parfois les plus enclins à en fabriquer d'assez bonnes répliques ici-bas... » Cornelisz ne parvient pas à exterminer tout le monde. Un jeune homme lui échappe avec quelques partisans. Simple soldat, originaire de la province de Groningue, disposant de caractère et de compétence militaire, ainsi que d'« une autorité naturelle, du jugement et du courage ». Et le lecteur comprend que Leys ait placé en épigraphe de son récit, la citation d'Edmund Burke disant : « Tout ce qu'il faut pour que le mal triomphe, c'est que les braves gens ne fassent rien ».

Il y a deux ans, Leys a publié *Le Studio de l'Inutilité* (16). Il y cite Michaux, Gilbert Keith Chesterton, George Orwell, Joseph Conrad et Victor Segalen. Il y livre une charge cruelle – mais largement méritée – contre le « maoïsme mondain » de Barthes. Leys garde la vivacité du pamphlétaire. Il s'étonne, souligne Pierre Assouline, de la cé-

lité des Barthes, Sartre, Foucault, Kristeva et Sollers « alors qu'une partie d'entre eux avaient séjourné en délégation d'intellectuels invités en Chine en 1974, alors qu'une purge sanglante s'y déroulait » (17).

L'intelligentsia, l'aveuglement et la pratique du mensonge. Vaste sujet. Difficile de passer sous silence la récente condamnation à la prison à perpétuité de Nuon Chea et Khieu Samphan, deux chefs des Khmers rouges, responsables de 2 millions de morts entre 1975 et 1979. Leurs admirateurs français – dont fut Jacques Vergès, mort l'an dernier au mois d'août – vont-ils battre leur coulpe ?

Charles Haegen

- (1) De 1987 à 1993, il enseignera la littérature chinoise à l'université de Sydney.
- (2) Réédition dans un volume contenant ses *Essais sur la Chine* dans la collection Bouquins de Robert Laffont, Paris, 1998.
- (3) *Des Chinoises*, Des Femmes, Paris, 1974, Pauvert, Paris, 2001.
- (4) Pas encore reconverti au catholicisme bordelais de son enfance, Sollers y publie toute la gauche dite intellectuelle dont Barthes, Georges Bataille, Jacques Derrida, Jean-Pierre Faye, Michel Foucault, Kristeva, Bernard-Henri Lévy, Renaud Matignon.
- (5) Organisation fondée en septembre 1968 et dirigée par Benny Lévy (alias Pierre Victor) et Alain Geismar, elle compte dans ses rangs quelques futures célébrités dont Serge July, Olivier Rolin, Frédéric H. Fajardie, Gérard Milner, Jean-Claude Milner, Marin Karmitz, André Glucksmann et Daniel Rondeau.
- (6) Une traduction française de son *Dalla Cina*, Feltrinelli, 1971.
- (7) *De la Chine*, Points, collection Actuel, Paris, 1974.
- (8) Il préfacera la réédition de ses grands essais chez Bouquins/Laffont.
- (9) Il a été le fondateur des Amis du peuple chinois en 1934, avec Louis Laloy, André Malraux et Paul Vaillant-Couturier, association proche du Parti communiste français ; il a publié notamment *Connaissions-nous la Chine ?*, Gallimard, Paris, 1964.
- (10) *Le Nouvel Observateur*, 13 décembre 1971. Repris dans *Quarante ans de mon maoïsme*, Gallimard, Paris, 1976.
- (11) *Sur ma Chine*, Idées-Gallimard, Paris, 1979, réédition 1983.
- (12) Grasset, Paris, 1983.
- (13) Albin Michel, Paris, 2011.
- (14) Plon, Paris, 2003.
- (15) *Arléa*, Paris, 2003.
- (16) Flammarion, Paris, 2012.
- (17) « La République des livres », 12 août 2014.